

Le territoire de toutes les passions

Marcel Jean

Numéro 137, juin–juillet 2008

Sport et cinéma : jeu de puissance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Jean, M. (2008). Le territoire de toutes les passions. *24 images*, (137), 9–11.

LE TERRITOIRE DE TOUTES LES PASSIONS

par Marcel Jean

De tout temps, la boxe et le cinéma ont fait bon ménage. C'est Hitchcock réalisant *The Ring* en 1927, Max Linder (*Max boxeur par amour*, 1912), Charlie Chaplin (*The Champion*, 1915) et Buster Keaton (*Battling Butler*, 1926) mettant les gants pour dérider le public, sans compter Jacques Tati dont le personnage commence à prendre forme dans *Soigne ton gauche* (René Clément) en 1932.

Dès 1932, le colosse Wallace Beery obtient un Oscar pour son interprétation d'un boxeur déchu dans *The Champ*, de King Vidor. En 1980, c'est Robert De Niro qui reçoit la précieuse statuette pour sa prestation légendaire en Jake La Motta dans *Raging Bull*, de Martin Scorsese, puis en 2004 Hilary Swank est elle aussi couronnée pour avoir joué les prodiges du ring dans *Million Dollar Baby* de Clint Eastwood. Au fil des ans, nombreux sont les acteurs qui obtiennent leur meilleur rôle en incarnant un boxeur : John Garfield (*Body and Soul*, Robert Rossen, 1947), Kirk Douglas (*Champion*, Mark Robson, 1949), James Earl Jones (*The Great White Hope*, Martin Ritt, 1971), Sylvester Stallone (*Rocky*, John G. Avildsen, 1976), Denzel Washington (*The Hurricane*, Norman Jewison, 1999) et Will Smith (*Ali*, Michael Mann, 2001) sont tous mis en nomination pour l'Oscar du meilleur acteur. Cela sans parler de Paul Newman, qui hérite, après la mort de James Dean, du rôle principal de *Somebody Up There Likes Me* (Robert Wise, 1956), autobiographie de Rocky Graziano, ou encore de Robert Ryan, inoubliable dans *The Set-Up* (Robert Wise, 1949).

Ailleurs qu'à Hollywood, la situation n'est guère différente. Jerzy Skolimowski réalise et interprète *Walkover* (1965), François Reichenbach obtient le grand prix à Locarno ainsi que le prix Louis-Delluc pour *Un cœur gros comme ça* (1962), Alain Delon livre l'une de ses grandes prestations dans *Rocco et ses frères* de Luchino Visconti (1960). Plus récemment, le Japonais Takeshi Kitano tourne *Kids Return* (1996). Au Québec, Gilles Groulx réalise *Golden Gloves* (1961), l'un des sommets du direct, tandis que plusieurs documentaristes, partout dans le monde, braquent leurs caméras sur des pugilistes : William Klein réalise *Muhammad Ali, the Greatest* (1969) et Leon Gast *When We Were Kings* (1996).

Rocky de John G. Avildsen



Ali d'Oliver Stone (1999)

L'UNIVERS DES SPORTS

L'énumération pourrait continuer ainsi pendant des pages. C'est que de tous les sports, la boxe est indéniablement le plus cinématographique : deux hommes dans un espace clos, face à face, du drame, de la tension, de l'action, de la violence, du courage, de la peur. Tous les ingrédients sont là, concentrés, exposés avec une clarté sans équivalent. Le football américain et le baseball ont fourni quelques dizaines de films, dont certains excellents (Oliver Stone n'a rien fait de mieux qu'*Any Given Sunday*), le soccer, le rugby, le basketball et le hockey, quelques titres, l'athlétisme a rarement occupé l'écran (mis à part le surfait *Chariots of Fire* de Hugh Hudson) de sorte qu'on attend toujours, 25 ans après le téléfilm de Richard Irving (*The Jesse Owens Story*), un long métrage digne de ce nom sur celui dont les performances tournèrent Hitler en ridicule lors des Jeux olympiques de Berlin, en 1938 (pour être honnête, on n'espère pas grand-chose du *Jesse Owens* que doit interpréter Anthony Mackie cette année). Il faut donc remonter à 1962 et à *The Loneliness of the Long Distance Runner* de Tony Richardson pour trouver quelque chose de vraiment enthousiasmant.

Le cyclisme, cet autre formidable théâtre où se joue la tragédie prométhéenne de l'homme face à ses limites, n'a inexplicablement pas inspiré les cinéastes. Michael Cimino a longtemps planché sur un projet centré sur le Tour de France sans jamais réussir à le mener à terme. Peter Yates a réalisé, en 1979, un film convenable, *Breaking Away*, dans lequel quatre garçons de l'Indiana rêvent de se mesurer aux cyclistes italiens. Le scénario est signé Steve Tesich, qui a aussi écrit un autre film sur le vélo beaucoup moins réussi, *American Flyers* (John Badham, 1985), avant de mourir comme le font souvent les cyclistes, à 53 ans d'une crise cardiaque. En fait, le meilleur film sur la petite reine est un documentaire admirable réalisé en 1996 pour ARTE par Jean-Christophe Rose, *Fausto Coppi, une histoire d'Italie*. Signalons toutefois que *Le mystère Anquetil*, portrait du champion cycliste bon vivant réalisé par Philippe Kohly en 1997, n'est pas mal non plus.

TOUT BOXEUR EST UN CHRIST

Il existe, dans le rapport entre la boxe et le cinéma, une idée forte. Une sorte d'archétype qui traverse la majorité des films. C'est celle voulant que le boxeur soit un Christ et que le combat (et ce qui l'entoure) soit sa passion. Scorsese, grand cinéaste catholique, a plongé

au cœur de cette idée, comme Stallone d'ailleurs, cet autre Italo-Américain. Le quatrième *Rocky* se termine d'ailleurs à Moscou, la veille de Noël, alors que l'étalon italien devient le nouveau messie des Soviétiques convertis aux valeurs du travail et de la liberté. Même Michael Mann a fait de Muhammad Ali un Christ musulman : humilié et crucifié, le messie des laissés-pour-compte ressuscite dans la folie du « Rumble in the Jungle ».

Plus que tout autre sport, la boxe est un exercice de douleur et de souffrance. C'est donc, dans la logique judéo-chrétienne, un lieu idéal de rédemption. Le boxeur peut être puni (voir Stallone au milieu du troisième *Rocky*, qui paye pour son mode de vie luxueux) ou sauvé (voir la finale du même film). Des éléments similaires se trouvent d'ailleurs maladroitemment intégrés dans *La ligne brisée*, récent long métrage de Louis Choquette : sacrifice, punition, possibilité de rédemption, etc. Si la mayonnaise ne prend pas, ce n'est pas faute d'avoir eu les bons ingrédients en main, c'est plutôt de n'avoir pas su les doser. Les meilleurs cuisiniers ne sont pas nécessairement les plus gourmands !

LA SOLITUDE DU BOXEUR

Adaptation d'un poème de J.M. March, *The Set-Up* de Robert Wise est un film noir exemplaire. Un boxeur en fin de carrière, Stoker Thompson, doit se battre pour la dernière fois, malgré l'opposition de sa femme. Son gérant, Tiny, certain de sa défaite, accepte l'argent d'un parieur contre l'assurance que Stoker se couchera. Celui-ci décide de se battre malgré tout, désireux de sauver sa dignité malgré les conséquences prévisibles. Autre figure christique, Stocker



Rocky Bilbao de Sylvester Stallone (2006)

Thompson est l'exemple idéal de l'innocent sacrifié par un environnement corrompu. Il incarne à la perfection la transfiguration du ring en arène morale où se joue l'humanité d'un individu.

Le milieu de la boxe, c'est la fange. La pègre, la mafia, les salopards par douzaines qui se pressent autour des boxeurs comme des apôtres de malheur. Mark Robson l'a montré dans *The Harder They Fall* (1956), sorte de *On the Waterfront* du ring adapté d'un roman de Budd Schulberg. Humphrey Bogart y joue un journaliste sportif témoin de l'ascension truquée du boxeur argentin Toro Moreno (l'histoire est inspirée par la carrière de Primo Carnera, champion notoirement soutenu par la mafia).

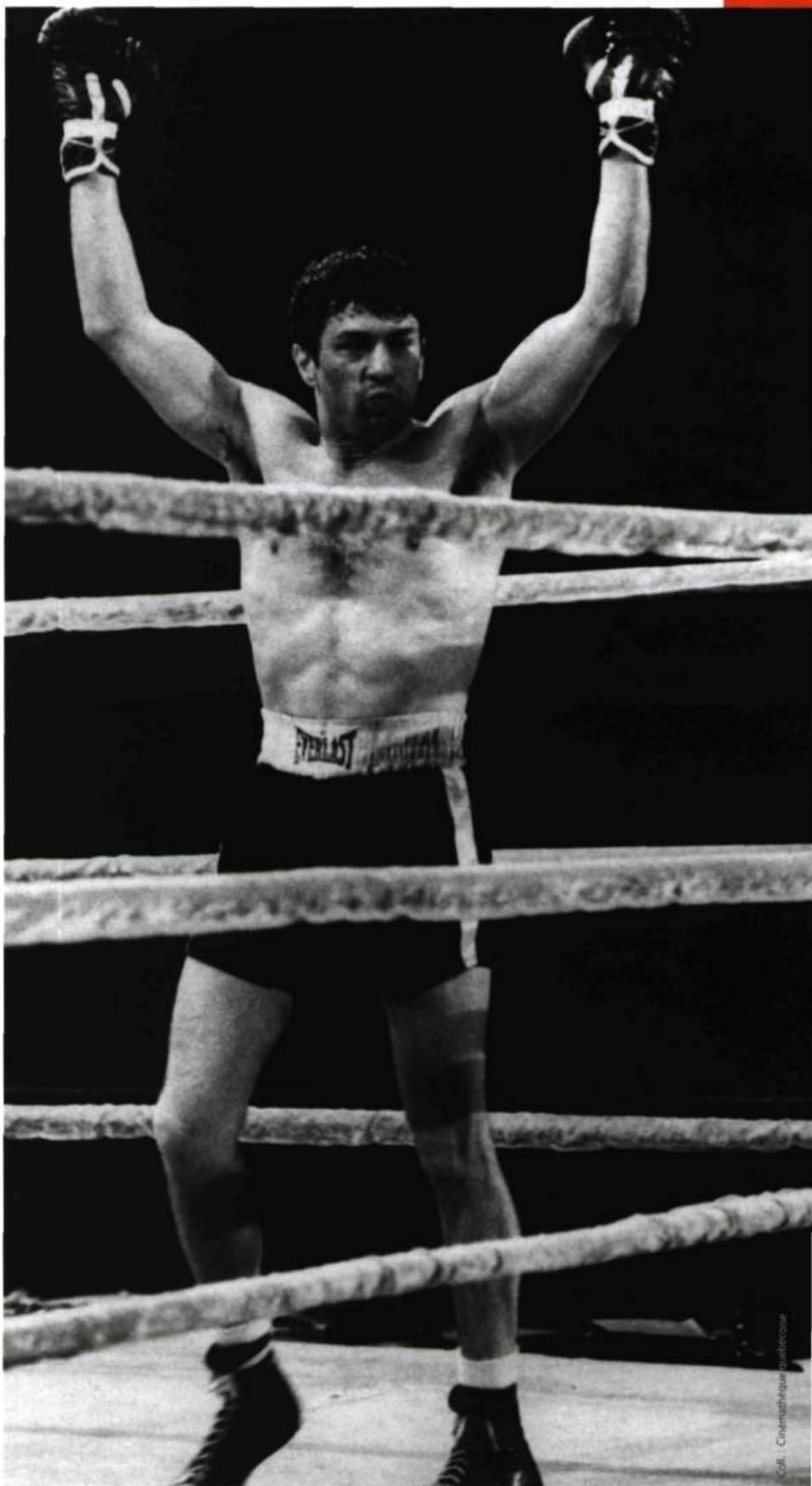
Au milieu de cette pourriture, le boxeur est seul. Même Toro Moreno n'est pas conscient de l'ampleur du cirque dont il est l'at-

traction. Le boxeur sait que sur le ring il ne pourra compter sur personne. De sorte qu'entre les combats, il est comme Jésus au jardin des Oliviers : il sait ce qui l'attend, il doit se préparer à y faire face.

Citant Jack London, Pierre Falardeau et Manon Leriche ont montré que le boxeur se battait pour son steak. En d'autres mots, c'est sa survie qui est en jeu. Ça, c'est Robert M. Young qui l'a exprimé le plus clairement dans *Triumph of the Spirit* (1989) en s'inspirant de l'histoire vécue d'un boxeur grec : détenu à Auschwitz, Salomon Arouch (interprété par Willem Dafoe) obtient l'assurance que lui et sa famille survivront tant qu'il gagnera les combats organisés pour divertir les nazis. On ne peut être plus direct ! S'inspirant lui aussi d'un fait vécu (l'histoire de James Braddock), Ron Howard raconte dans *Cinderella Man* (2005) l'histoire d'un boxeur apparemment fini (Russell Crowe) qui, pour nourrir et abriter sa famille, remonte sur le ring et devient champion. Comme le titre du film l'indique, le sauveur et pugiliste évolue ici dans un canevas de conte de fées.

De là à dire qu'on ne peut boxer que si notre survie en dépend, il n'y a qu'un pas qu'on vous laisse le choix de franchir. Rappelons-nous tout de même que si on nage ou qu'on fait de la course à pied pour le plaisir, si on joue au hockey et que certains font même du triathlon en amateurs, personne ne boxe pour s'amuser. Certains s'entraînent en mettant les gants, frappent sur un sac de sable, sautent à la corde et démolissent leur reflet devant de grands miroirs, mais personne ne se délie les muscles en montant dans le ring pour trois fois trois minutes avec devant lui un adversaire bien réel. La boxe ne tolère pas le dilettantisme. Même chez les acteurs, d'ailleurs, qui doivent s'astreindre à un entraînement rigoureux pour être crédibles à l'écran, ce qui explique en partie la reconnaissance dont ils bénéficient par la suite (un entraîneur de boxe ayant côtoyé De Niro à l'époque de *Raging Bull* a affirmé que celui-ci aurait alors été en mesure de figurer dans le « Top Ten » mondial de sa catégorie).

C'est d'abord la simplicité et la pureté de son dispositif qui fait de la boxe un tel réservoir de récits pour le cinéma. C'est ce qui lui procure sa valeur de mythe. Dans un combat de boxe se joue quelque chose de primitif, alors que dans les règles précises qui régissent le combat s'exprime la civilisation. La contradiction est là, présente, entre l'instinct qui renvoie à l'animal et la domestication de l'instinct. La boxe permet d'accepter cette contradiction, même de l'abolir l'espace d'un instant. Le cinéma n'aurait pas pu passer outre un tel mythe. 



Raging Bull de Martin Scorsese (1980)